

**KERCKHOVEN (VAN)** (*Guillaume-François*), Commissaire d'Etat (Malines, 28.1.1853-Djebel Watti, 10.8.1892). Fils de François Van Kerckhoven et de Jeanne-Catherine Miller.

Il s'engage le 22 février 1869 au 6<sup>e</sup> régiment de ligne. Franchissant les échelons successifs du cadre, il est nommé sous-lieutenant au 3<sup>e</sup> régiment de ligne le 17 avril 1875. Le 29 août 1878 il est admis à l'École de guerre. Le 21 février 1883, étant lieutenant adjoint d'état-major, il est détaché à l'Institut cartographique militaire et part pour le Congo, de Liverpool, le 7 mars, à bord du steamer *Biafra*.

Le 24 avril, on lui confie, à Vivi, la mission de transporter sur le Haut Congo, du matériel d'artillerie, puis il est désigné, le 17 août, comme chef de poste d'Isangbila. Son activité, sa compétence le font désigner un peu plus tard pour diverses missions : achat de terres au Bas-Congo, recrutement de krooboys en Libéria, finalement reconnaissance, qui dure trois mois, entre Manganga et Brazzaville. De Léopoldville, où il passe en avril 1885, on l'envoie reprendre la succession de Coquilhat au poste alors très avancé des Bangalas. Il y arrive le 7 août 1885.

Le capitaine Coquilhat a raconté dans son livre : *Sur le Haut Congo*, les épisodes dramatiques qui avaient marqué la fondation de ce poste, au milieu de populations extrêmement belliqueuses. Lorsqu'il en prend le commandement, Van Kerckhoven, accroché à la rive du fleuve, ne dispose que de quelques soldats. Son pouvoir ne dépasse pas les palissades, qu'il se hâte de consolider. Il est presque immédiatement attaqué par les indigènes voisins et parvient à les repousser sans trop de pertes. Mais sa politique, à la fois ferme et habile, lui vaut bientôt des avantages. Il exploite les rivalités qui existent chez les tribus qui l'entourent. Bientôt, grâce aux liens d'amitié qu'il noue avec certains chefs, notamment ceux d'Iboko et de Mabali, il peut compter sur leur aide effective. Comprenant que le travail est le meilleur adjuvant de la pacification, il s'occupe de travaux d'agriculture, auxquels les Bangalas viennent, un peu à la fois, apporter leur concours. Bientôt la confiance qu'il inspire est telle qu'il peut recruter des hommes pour le service de l'Etat. Dès l'année suivante, en 1886, il envoie à Léopoldville un fort contingent de soldats bangalas, dont dix descendirent à Boma et furent les premiers soldats indigènes de la Force publique du Congo. Ils furent bientôt suivis de 75 autres de la même origine.

En même temps il expédiait aux Falls, sous le commandement de son adjoint Deane, un contingent destiné à appuyer la domination de l'Etat sur cette place, alors pratiquement aux mains des Arabes de Tip-po-Tip. La suite des événements devait prouver que, malgré ces précautions, nous étions encore incapables de nous maintenir aux Falls, puisque, le 28 août suivant, Deane et Dubois, après une héroïque résistance, furent contraints de se retirer. Van Kerckhoven, à ce moment critique, n'était plus en position d'intervenir, puisque, arrivé à la fin de son terme de service, il s'était embarqué le 8 juin à Boma pour rentrer en Europe.

Il considérait d'ailleurs sa tâche comme inachevée et, après un congé de quelques mois, il s'empressa de regagner l'Afrique. En décembre 1886, il prend passage, à Lisbonne, sur le *Cabo Verde*. Ses états de services particulièrement brillants l'avaient fait désigner par le Roi-Souverain comme Commissaire de district de Léopoldville. Mais un tel poste, dans une station de base déjà bien organisée, ne convenait guère à sa nature ardente et entreprenante. Son premier objectif était de revoir la station des Bangalas, où il avait tant mis de lui-même.

Il s'y fit envoyer pour organiser et étendre le territoire récemment passé au pouvoir de l'Etat et, en décembre 1888, un nouveau décret lui confirma la confiance du Gouvernement en le nommant Commissaire de district de première classe. Entretemps, secondé par Baert et Dhanis, il avait donné libre cours à ses instincts de pionnier et d'organisateur, donnant une grande extension dans la région aux cultures de riz, de café, de cacao, élevant les premières constructions en briques. Il ne se bornait du reste pas à consolider les résultats acquis, multipliant les postes et avec eux faisant rayonner partout l'autorité de l'Etat. Se déplaçant constamment à bord du petit vapeur *Association Internationale Africaine*, il fut le premier à remonter l'Itimbiri. Chemin faisant et jusqu'au confluent de l'Aruwimi, il fonda des postes dont il confiait la garde, suivant leur importance, à ses adjoints ou même à de simples garnisons noires. C'est ainsi, entre autres stations, que Basoko lui doit son existence. Il importe de souligner le rôle éminent que joua sur le fleuve, où tant de tribus alors hostiles à notre pénétration se coudoyaient, le capitaine Van Kerckhoven. Sa prudence, son tact et sa fermeté faisaient partout merveille. Il fut bientôt assez puissant pour enrayer partout la traite et, avec elle, l'influence dévastatrice des Arabes. Il contribua aussi à mainte œuvre de secours et de miséricorde. Grâce à lui, l'arrière-garde de l'expédition Stanley au secours d'Emin-Pacha, commandée par le major anglais Barilletot, fut secourue quand elle était sur le point de périr à Yambuya, ravitaillée et mise à même de reprendre sa route.

Il est certain que Van Kerckhoven en imposait même aux Arabes. Il obtint de Tip-po-Tip pour Barilletot un contingent de 400 porteurs et, plus tard, accompagnant le Gouverneur général Janssens aux Falls, son entremise facilita beaucoup les arrangements qui furent pris à cette époque. Après ce dernier voyage, il revint à Léopoldville et à Boma, d'où il regagna la Belgique sur le steamer *Edouard Bohlen* (2 janv. 1890).

Avant de parler du troisième terme de Van Kerckhoven, au cours duquel il conduisit la mémorable expédition Congo-Nil qui porte son nom, il convient de dire succinctement comment s'affrontaient, en 1890, sur le Haut Fleuve et ses tributaires, les forces antagonistes de l'Etat et des Arabes esclavagistes. Ces derniers occupaient les Falls et de là, par Yambuya sur l'Aruwimi, ils s'avançaient vers le Nord-Ouest en direction de Djabir sur l'Uele. Pour arrêter leurs progrès, le Roi-Souverain avait chargé le capitaine Roget d'établir un camp retranché à Basoko, au confluent du fleuve et de l'Aruwimi et, en s'appuyant sur cette base, de tendre vers le Nord une ligne de postes protectrice. Roget, accompagné du lieutenant Milz, fonde, en mai 1890, la station d'Ibembo sur l'Itimbiri, puis par la Likati, il atteint l'Uele à Djabir presque au même moment où Van Gèle, après avoir remonté l'Ubangi, arrivait à Yakoma, à 180 kilomètres en aval. La liaison ne fut point établie, parce que Roget, préoccupé de barrer le chemin aux Arabes, préféra battre le pays vers le Nord et nouer avec le puissant sultan indigène de Djabir des liens d'amitié que Milz, chargé par lui de consolider notre position sur l'Uele, transforma plus tard en une solide alliance. Reentrant ensuite au camp de Basoko, dont il remit le commandement à Flévez, Roget reprit le chemin de l'Europe, où il arriva en décembre 1890.

Telle était la situation quand le Roi Léopold décida d'envoyer, en partant des bases ainsi établies, une puissante expédition qui, en remontant la vallée de l'Uele, finirait par atteindre le Nil, barrant la route vers le Nord aux trafiquants Arabes et assurant la souveraineté de l'Etat dans une vaste région qui, depuis les explorations de Junker, était restée à peu près inaccessible. Van Kerckhoven, depuis peu capitaine-commandant, fut nommé Inspecteur d'Etat et mis à la

tête de cette expédition. Sous ses ordres se trouvaient placés quatorze officiers et sous-officiers blancs, auxquels on adjoignit deux médecins, deux commis, trois interprètes et un imposant contingent d'environ 500 hommes de troupes indigènes bien armées et pourvues d'artillerie.

Pendant que ces forces importantes se rassemblaient, le chef, que ses brillantes qualités avaient fait désigner pour les commander, s'embarquait à Flessingue et arrivait à Boma le 2 décembre 1890. De là il gagnait, avec le gros des troupes et par la voie du fleuve, Bumba, point de concentration choisi un peu en aval de l'Itimbiri, voie de pénétration tout indiquée vers l'Uele et que Roget avait, comme nous l'avons vu, préparée. Pendant que l'avant-garde, sous le commandement du capitaine Ponthier, se mettait en route par voie de terre pour gagner Djabir, et de là le Bomokandi, Van Kerckhoven faisait une visite rapide aux Falls pour tenter d'endormir la méfiance de l'Arabe Rachid, puis, avec le gros de ses hommes, rejoignait l'avant-garde à Djabir. En passant par Ibembo, il avait détaché Milz à Semio, sur le Bomu, où il fallait à tout prix s'assurer l'alliance du sultan, qui avait eu déjà maille à partir avec les bandes arabes. Celles-ci, avec l'aide des indigènes qu'elles avaient soulevées contre nous, avaient fortement entravé la marche de la colonne Ponthier, massacrant un détachement de 73 hommes avec le sergent Bucquoy.

A partir de Djabir, qu'elle quitta le 8 juillet, l'avant-garde, toujours commandée par Ponthier, commença la marche vers l'Est le long de l'Uele. Au delà des premières étapes préparées par Milz, elle pénétrait en territoire inconnu. Longeant, tantôt la rive Nord, tantôt la rive Sud de la grande rivière, Ponthier dut établir des postes de relais, opération rendue difficile par la mort successive de plusieurs de ses adjoints. Cependant, sans rencontrer trop d'opposition de la part des indigènes ou des trafiquants arabes infestant la région, il parvint à atteindre Bima, puis l'embouchure du Bomokandi, où il s'établit solidement. Après un vif combat avec les esclavagistes, gagné après que Daenen lui eut amené des renforts, Van Kerckhoven, qui le suivait, fut moins heureux, du moins dans la première partie de sa marche. Il fut attaqué à plusieurs reprises par les riverains ababuas et dut aussi appeler à la rescousse Daenen, qu'il avait laissé en arrière-garde à Angu, avec un contingent de quarante hommes, et qui le rejoignit à Bima.

Avant de reprendre la marche en avant, Ponthier, d'accord avec Van Kerckhoven, toujours à Bima, eut à nettoyer le pays des Arabes qui s'y étaient établis, notamment sur la Makongo et dans les îles du Bomokandi, pour procéder à leurs razzias habituelles. Il y parvint au prix de quelques combats assez vifs, aidé du reste par les indigènes, auxquels la présence des esclavagistes était devenue insupportable. De son côté, Van Kerckhoven s'assurait des appuis politiques et militaires chez les chefs indigènes établis sur le Bomu, en y envoyant plusieurs de ses lieutenants. Nous avons parlé de la mission Milz chez Semio. Le lieutenant de la Kéthulle fut envoyé de même auprès de Rafai, où il étendit l'influence de l'Etat jusqu'au Sud du Darfour, et le lieutenant Foulon chez le sultan Sassa, où il créa un poste.

C'est le 12 décembre 1891 seulement, qu'après avoir ainsi protégé ses arrières, Van Kerckhoven put quitter la station qu'il venait de fonder sous le nom de Bomokandi et prendre, avec le gros de son expédition, la voie de l'Est. Il traversa une contrée marécageuse, couverte de collines herbeuses marquant très sensiblement la ligne de faite qui sépare les bassins de l'Uele et du Bomokandi. La population indigène, paisible quoique cannibale, lui fit bon accueil ; le chef barambo, après avoir tout d'abord donné

des signes d'hostilité, parce qu'il prenait l'expédition pour une des nombreuses bandes d'Arabes dévastateurs, contracta alliance avec Van Kerckhoven et permit plus tard que le capitaine Daenen établit chez lui une station.

Plus loin, et au fur et à mesure de sa progression, Van Kerckhoven fonda des postes à Amadi, Surongo et Yangara. Ce dernier, situé sur un affluent de gauche de l'Uele, la Gadda, devait plus tard, sous le nom de Nlangara, devenir le chef-lieu du district de l'Uele.

Tous ces postes nouveaux, commandés par des Européens et marques visibles de la souveraineté de l'Etat, n'étaient pas établis sans négociations préalables avec les chefs indigènes, qu'il fallait d'abord rallier aux intérêts de notre politique. En procédant de la sorte, Van Kerckhoven obéissait aux instructions qu'il avait reçues du Roi-Souverain et qui lui prescrivaient d'occuper solidement le pays après en avoir expulsé les envahisseurs arabes. Pour réaliser ce programme, il utilisa les services de ses adjoints, principalement de Milz et de Van de Vliet, et s'imposa à lui-même de nombreuses marches et contre-marches. Il avait souvent à lutter, non seulement contre l'habituelle méfiance des indigènes, mais aussi contre des souvenirs récents de l'occupation égyptienne. Les garnisons « turques » s'étant mal comportées avant leur traite sous la pression des Derviches, les noirs s'imaginaient qu'ils les voyaient revenir avec les Européens.

Le 1<sup>er</sup> avril 1892, Van Kerckhoven se prépara enfin à quitter Niangara pour gagner le Kibali, la Nzoro et le bassin du Nil. Mais, le 8, il est atteint de fièvre hématurique et doit s'alliter. Il ne peut se mettre en route que le 18, après avoir envoyé en avant Gustin, qu'accompagnent quatre Européens, 250 soldats et notre allié Semio avec ses hommes. Le 23, il atteint le confluent Kibali (Haut-Uele)-Dungu et le 28 la zériba Mbittima, située par 29° de longitude Est sur la rive Sud du Kibali. Il y reçut la soumission de Wando, vieux chef vongara dont le pouvoir s'étendait au Sud et à l'Ouest jusqu'au pays mangbetu. Accompagné de Miltz, il repart ensuite, passe à Surur, confluent du Kibali et de la Nzoro, le 10 juin, et décide de remonter cette dernière rivière.

Le pays devient montagneux. La rivière, quoique large de 50 à 75 mètres, ne possède plus que de petits biefs navigables, étant barrée souvent sur plusieurs kilomètres par une succession de chutes et de rapides. La rive Nord de la Nzoro est habitée par les Logos, avec lesquels on a quelques escarmouches, et la rive Sud par les Mangbetu. Outre la question du ravitaillement se posait celle du portage. L'avant-garde, conduite par Gustin et Semio, restait sans liaison, au delà des rapides dénommés depuis chutes Miltz, avec l'arrière-garde, ou, plus exactement, la deuxième colonne de l'expédition, composée de 300 hommes, avec Van Kerckhoven, Milz, Montangie et Van de Vliet. On apprit bientôt qu'elle avait dû livrer de nombreux combats et que les indigènes, surpris par l'arrivée de l'expédition et ignorant son but, faisaient le vide et détruisaient leurs plantations. Il fallut, pour pouvoir pousser en avant, renvoyer une partie des bagages à Mbittima et se frayer un passage par la force des armes qui, peut-être, eût pu être évitée si Van Kerckhoven, faute d'interprète et de nouveau atteint d'hématurie, avait pu faire connaître ses intentions pacifiques.

Après quinze jours de pénible marche, on arriva enfin, le 25 juillet, à Tagomolanghi, sur la Nzoro supérieure. Le 2 août, les vivres faisant défaut, on repartit en direction de la Kibbi, que l'on disait proche de

Wadelai, c'est-à-dire dans le voisinage immédiat du Nil. Une vingtaine de kilomètres furent franchis. On se trouvait alors, sans le savoir, à la hauteur des sources du Kibbi, le dernier affluent appartenant au bassin de l'Uele. Poursuivant toujours sa marche vers l'Est, cette fois mieux ravitaillé, Van Kerckhoven parvint, le 9, à 15 kilomètres environ au Sud du mont Béka, appartenant à la ligne de faite Congo-Nil, lui-même à dix kilomètres environ du Sud du mont Wati. Le 10, au point du jour, la colonne était attaquée par les indigènes. Van Kerckhoven et Milz courent à leur rencontre. En les suivant précipitamment, le boy porte-fusil de Van Kerckhoven veut recharger son arme. Il presse par mégarde sur la détente ou bien celle-ci heurta-t-elle une branche voisine, toujours est-il que le coup part et atteint Van Kerckhoven dans le dos à la hauteur du cœur. Le malheureux tombe et expire presque immédiatement, sans que Milz, accouru, puisse lui porter secours.

Ainsi périt, par un stupide accident, à l'âge de 39 ans et au moment même où il venait de réaliser un grand dessein, un des plus brillants officiers et des meilleurs administrateurs que la Belgique ait envoyés en Afrique.

Van Kerckhoven fut inhumé sur place et Milz, second de l'expédition, en prit immédiatement le commandement. Ce fut le 4 octobre seulement, après avoir établi une liaison avec des officiers égyptiens restés sur le Nil après le départ d'Emin-Pacha, qu'il atteignit à Wadelai le but final du voyage.

La nouvelle de la mort de Van Kerckhoven ne parvint à Bruxelles qu'à la fin du mois d'avril 1893. Elle y suscita d'unanimes regrets. Albert Chapaux, dans l'important ouvrage qu'il écrivit en 1894 pour magnifier l'œuvre belge au Congo, déclare que le capitaine Van Kerckhoven mérite peut-être la place la plus brillante dans l'histoire de notre colonie. Il a recueilli les témoignages de la plupart de ceux qui l'ont connu en Afrique. Tous s'accordent, dit-il, pour le représenter comme un soldat franc, loyal, énergique et doux, ne transigeant jamais avec la justice et le devoir. Dans ses rapports avec ses camarades, il a montré la plus grande cordialité et il ne se départissait jamais, avec ses inférieurs, d'une amabilité qui lui avait conquis des dévouements à toute épreuve. Il savait traiter ses soldats avec douceur et avec calme. Loin d'être l'objet de la haine des populations qu'il a rencontrées dans sa glorieuse expédition, il a su inspirer la plus entière confiance aux sultans, ses alliés, et amener pacifiquement les villages les plus rebelles à accepter la souveraineté de l'Etat.

La mort prématurée de Guillaume Van Kerckhoven a empêché la nation de lui manifester toute sa reconnaissance. Il était, depuis 1886, chevalier de l'Ordre de Léopold, depuis 1889, titulaire de l'Etoile de Service et, depuis 1892, chevalier de l'Etoile Africaine.

26 novembre 1947.

R. Cambier.

Ch. Van Reusel, *Notice historique sur le Congo et biographie du capitaine Van Kerckhoven*, Malines, 1895. — *L'Expédition Van Kerckhoven suivant des notes manuscrites (avec carte)*, Belg. colon., 1895, pp. 9-11. — Alb. Chapaux, *Le Congo*, Bruxelles, 1894, pp. 101, 136, 232, 316, 441. — De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale*, Bruxelles, 1886, t. II. — O. Coquilhat, *Sur le Haut Congo*, Paris, 1888. — Dhanis, *Le district d'Upeto et la fondation du camp de l'Arwimi*, Bull. S. R. Belge Géogr., 1890, p. 5. — *Mouvement géogr.*, 1888, p. 82; 1890, p. 51; 1892, pp. 42 et 101-103; 1893, pp. 46, 64, 71. — E. P. L. Lotar, *La Grande Chronique de l'Uele*, Mém. Inst. R. Col. Belge, 1946, pp. 38 et ss.